

EXTRAIT DE L'ALMANACH 2003

# LES VINGT ANS DE L'AGRICULTURE DURABLE

*André Pochon*

Edité par la Mission Agrobiosciences, avec le soutien du Sicoval, communauté d'agglomération du sud-est toulousain. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



André Pochon. Cet éleveur laitier à la retraite, installé en 1954, a combattu dès l'origine les méfaits de l'agriculture intensive. Depuis sa Bretagne, il invente ainsi, avec une poignée de collègues, la fameuse « Méthode Pochon » que tout agronome connaît, et qui, sur le terrain, permet de limiter les engrais grâce à des prairies de trèfle blanc. Ancien de la JAC (Jeunesse agricole Chrétienne), président du Centre d'Etude pour une Agriculture Plus Autonome (Cedapa), il a signé plusieurs ouvrages dont « Les champs du possible » aux Editions Syros et « Les sillons de la colère », aux Editions La Découverte.

**E**N septembre 2002, le Centre d'Etudes pour un Développement Agricole Plus Autonome – Cedapa – a fêté ses vingt ans. Mais dès février, lors du Salon International de l'Agriculture, au stand du Ministère de l'Agriculture et de la Pêche, l'Inra présentait le résultat de cinq années de suivi de fermes du Cedapa, résumé dans un livre « A la recherche d'une agriculture durable ». L'ouvrage est signé de Valérie Alard, Claude Béranger et Michel Journet.

Créé à l'initiative de sept paysans des Côtes d'Armor en 1982, le Cedapa a gagné son pari : son cahier des charges s'est imposé comme celui de l'Agriculture Durable et il a inspiré les Plans du Développement Durable – PDD. Ce même cahier des charges est l'une des mesures-phare des CTE. Plus de 3000 éleveurs de l'Ouest, répartis en 28 associations, se réclament de ses méthodes herbagères et montrent, chiffres à l'appui, que l'Agriculture Durable est rentable. Pas un seul ne voudrait revenir aux méthodes productivistes.

Il était donc logique, mais ça n'allait pas de soi, que l'Inra s'intéresse aux méthodes de ces éleveurs-chercheurs, et décide de réaliser avec eux et le Conseil Général des Côtes d'Armor, un travail de recherche-action baptisé « Programme Terre et Eau », qui consistera à suivre pendant cinq ans dix-sept exploitations laitières, ainsi que dix exploitations bovines

# Les vingt ans de l'agriculture durable

Des paysans heureux en leur domaine, des herbivores qui broutent de l'herbe, des prairies fleuries, des porcheries qui ne puent pas, de l'eau sans pollution... Un rêve ? André Pochon est persuadé du contraire, en s'appuyant sur sa propre expérience et sur les témoignages qu'il recueille. Une réalité, donc, dont il détaille les méthodes, les pratiques culturelles et pointe les chiffres. Bref, il donne corps, concrètement, à cette fameuse « agriculture durable ». Le paradoxe : ce qui ressemble à une révolution ne fait que prôner le bon sens, le retour aux règles de base de l'agronomie, le rythme des saisons et le bien-être des animaux...

et ovines, afin d'étudier ce que sont les méthodes du Cedapa et leurs répercussions : sur le revenu et la qualité de vie des agriculteurs, sur l'environnement, et spécialement par rapport à l'eau, le travail se poursuit sur l'impact des méthodes Cedapa sur la qualité des produits. C'était la première fois que l'Inra s'engageait ainsi sur le terrain avec des agriculteurs sur un programme pluridisciplinaire, nécessitant la collaboration de pédologues, d'hydrologues, de nutritionnistes et de spécialistes des maladies et de la nutrition des plantes, et aussi d'étudiants qui ont produit dix mémoires de fin d'études.

Les exploitations ont été examinées dans leur globalité et à la parcelle ; leur évolution a été mesurée par rapport au revenu, à la qualité de vie et à l'environnement. De plus, un mini bassin versant Cedapa a été suivi et comparé à un mini bassin versant conventionnel, et la qualité de l'eau – nitrates et pesticides – mesurée sur les exutoires des deux cours d'eau. Du travail sérieux et précis sous la coordination de Michel Journet qui y a mis le meilleur de son expérience et de son savoir de chercheur de renommée internationale. Le Cedapa est né dans la foulée du rapport Poly et de la publication par l'ITEB de mon livre sur « La prairie à base de trèfle blanc ». Il fait un pari : montrer qu'avec d'autres techniques de production il est possible de produire autant en dépensant moins, et donc de gagner plus ! Cette forte valeur ajoutée redonne une chance aux petites exploitations et conforte le tissu rural. Moins d'intrants veut dire aussi moins de pollution et moins de pillage du tiers-monde. Tel est l'objectif.

Cependant, nous ne sommes pas des magiciens : notre pari repose sur le retour aux notions agronomiques de base dont fait fi le productivisme : équilibre sol-plantes-animaux ; équilibre de l'écosystème ; rotation intelligente des cultures et des prairies ; production adaptée au sol et au climat ; logement des animaux sur litière ; système fourrager des bovins et des ovins (animaux herbivores !) basé sur l'herbe. En fait, ce dernier point est le socle du système Cedapa pour trois raisons.

D'abord la prairie augmente le taux de matière organique du sol, et la quantité de vers de terre. La structure du sol en est améliorée, donc pas de « semelle de labour », et foin des décompacteurs ! Le sol retient l'eau et les éléments fertilisants. Il libère de l'azote au fur et à mesure du besoin des plantes – synergie entre minéralisation et végétation. Toutes les conditions sont réunies pour avoir un maximum de rendement au moindre coût : betterave (ou maïs) derrière le retournement de prairie, blé ensuite – ce blé si friand de la « vieille graisse » disaient nos agronomes il y a quarante ans !

Au lendemain de la guerre, c'est bien en pratiquant le « ley-farming » (retournement des prairies) que les Anglais ont relevé la fertilité de leurs terres et augmenté leur production agricole.

Ensuite, une prairie bien exploitée produit beaucoup d'énergie (jusqu'à 10 000 à 12 000 unités fourragères/ha), et pléthore de protéines (de 1 800 à 2 000 kg de matière azotée digestible). Qui donc prétend que le retour à la prairie est le retour à l'extensif ? Certainement pas les chercheurs des années cinquante-soixante promoteurs de la « révolution fourragère ». « Avec de l'herbe vous allez doubler votre production en travaillant beaucoup moins »... « La vache a une barre de coupe à l'avant et un épandeur à l'arrière, elle fait le travail toute seule » martelaient-ils. Et j'ajoute « de plus elle le fait avec plaisir ».



Le Cedapa a calculé qu'il en coûte cinq fois moins de nourrir une vache au pré qu'à l'auge! Et de plus nous maîtrisons parfaitement la prairie à base de trèfle blanc, sans engrais azoté. Celle-ci donne au moindre coût une herbe abondante et riche, équilibrée, étalée sur l'année, et donne un foin d'excellente qualité. Le programme « Terre et Eau » l'a amplement démontré. Bien évidemment, cette maîtrise s'apprend, et les éleveurs commencent par suivre une session de formation à la prairie. Ils s'appuient aussi sur mon livre réédité et réactualisé, disponible au Cedapa.

Enfin, la prairie à base de trèfle blanc, c'est aussi un paysage verdoyant toute l'année, sans érosion et sans lessivage des nitrates, et c'est dix fois moins de pesticides que sur les autres cultures! Qui ne voit que ces prairies sont à la base de la reconquête de la qualité de l'eau, de la fertilité des sols, de la lutte contre l'érosion et l'effet de serre (eh oui, augmenter le taux de matière organique, c'est piéger le carbone; à vos calculatrices, amis scientifiques, pour quantifier le carbone piégé sur un hectare par point de matière organique en plus!)

Bien sûr, il faut veiller à l'époque du retournement. Labourer une prairie temporaire au début de l'été pour y mettre du blé en novembre provoquerait un lessivage des nitrates important. Mais qui diable aurait cette idée saugrenue? Le programme Terre et Eau a montré qu'un labour de prairie au printemps pour une culture de betteraves était le meilleur moyen d'éviter les pertes d'azote parce que, contrairement au maïs, la betterave pompe l'azote minéralisé à l'automne.

## « On visite ces porcheries sans combinaison de protection, et l'éleveur ne « sent » pas...son gamin à l'école non plus ! »

Nous l'affirmions depuis longtemps, cette fois, c'est reconnu scientifiquement.

Ce retour à la prairie comme base de l'alimentation des bovins et des ovins, à la place du couple maïs-soja, est bien le socle de la méthode Cedapa. S'y ajoute le logement des animaux sur litière, transformant les déjections en compost et non en lisier. Alors, l'éleveur est gagnant sur la longévité et la santé de ses animaux, tout simplement parce que le confort est meilleur (le bien-être animal, vous connaissez?). Ce seront donc moins de frais vétérinaires et des produits de meilleure qualité, mieux valorisés. Très fûtés, ces producteurs danois (30 %) qui sont passés à la litière pour conserver le marché anglais très attaché au bien-être animal.

D'ailleurs, un bâtiment-litière spacieux, clair, aéré, coûte 1/3 de moins: plus de caillebotis, plus de fosse, plus de ven-

tilation, plus d'odeurs nauséabondes en production porcine, et plus de guerre avec le voisinage! On visite ces porcheries sans combinaison de protection, et l'éleveur ne « sent » pas... son gamin à l'école non plus!

Comment donc a-t-on pu copier si imprudemment ce modèle hollandais de caillebotis intégral – merci Alexis? N'avions-nous pas plus de jugement que notre ami bouc descendu à la légère dans le puits? De plus, ce maudit lisier n'apporte pas sur les terres la matière organique indispensable. Les 2/3 de l'azote qu'il contient sont sous forme minérale, donc lessivable. D'autre part, il est rempli de germes pathogènes qui seraient une catastrophe sur prairie. Enfin, le lisier c'est la mort... des vers de terre! Suivez la tonne, et constatez vous-mêmes.

**E**N comparaison, le compost c'est la vie: matière organique vivante, azote organique stocké dans le sol, et combien précieux sur prairie à base de trèfle blanc, qui conserve alors vigueur et pérennité! Contrairement au lisier, le compost peut s'étendre sur toutes les terres de l'exploitation, et sur les parcelles à risque. C'est 30 % de surface d'épandage en plus pour les Bretons. Et encore: en zone d'excédents structurels (ZES), c'est une résorption gratuite de l'azote, par opposition au traitement du lisier, si onéreux pour la collectivité et pour l'éleveur.

Ainsi, prairie à base de trèfle blanc + compost sont bien la clé de la performance sur le plan des revenus, de la reconquête de l'environnement et de la qualité de la production. Ils s'opposent au maïs + lisier qui caractérise le modèle conventionnel et qui aboutit à la dégradation de l'environnement, au sacage du paysage, aux marées vertes,

aux paysans endettés et stressés, à la vache folle et autres désordres qui font brandir aux manifestants ces pancartes que les téléspectateurs ont pu voir: maïs + lisier = algues vertes assurées

Le suivi des 27 exploitations par l'Inra, et, d'une manière très pointue, des 17 fermes laitières reconverties, montre que ces dernières ont amélioré leur revenu; le travail y est plus agréable, et la pollution azotée est diminuée de 2/3. Quant aux pesticides, il a été impossible d'en trouver trace à l'exutoire du mini bassin versant de Trémargat.

Mais depuis cette étude qui s'étend de 1993 à 1998, le Cedapa a fait tache d'huile. Aujourd'hui, en Côtes d'Armor, ce sont plus de 400 éleveurs, dans le Grand-Ouest plus de 3000, qui se sont reconvertis. Pas un seul ne voudrait revenir à sa situation antérieure.

A titre d'exemple, voici l'évolution du coût alimentaire d'un litre de lait de l'un d'entre eux, sur deux ans :

	AVANT	APRÈS
coût des concentrés	0,25 F	0,124 F
coût des fourrages	0,22 F	0,102 F
économie par litre	0,245 F	

Des centaines d'agriculteurs affichent de tels résultats. Bien mieux, vous rencontrez des agriculteurs heureux, rayonnants. A Trémargat, le sanctuaire du Cedapa, chaque exploitant possède 2 ou 3 chevaux de loisir. Sur cette terre déshéritée, ils ont tracé des pistes à travers bois pour la balade, le plaisir! C'est l'une des rares communes où les exploitations sont reprises pour l'installation de jeunes. Ecoutez aussi Jean-Yves, près de Quintin: « Je rentrais d'une journée de formation sur les prairies; mon épouse distribuait du maïs à l'étable. Je la regarde, m'assieds, et lui dis: tout ça c'est bien fini, on va arrêter de travailler comme des dingues, on peut faire autrement ».

Aujourd'hui c'est un régal de visiter la ferme de Jean-Yves, épanoui dans ses verts pâturages parmi son troupeau de charolais. Témoignage encore: depuis 20 ans, les animateurs du Cedapa, ingénieurs pour la plupart, se sont quasiment tous installés. Quelquefois, quand ils sont opérationnels et formés à nos techniques, au bout de deux ans, ils vous disent: « J'ai trouvé une exploitation, je m'installe » Dommage pour le Cedapa, qui perd un formateur, mais quel témoignage! Au contact de nos adhérents, ils ont découvert l'attrait du métier d'agriculteur, s'y engagent et réussissent. Quel pied de nez à toute la « sinistrose » que traîne derrière lui le modèle productiviste!

Il y a donc une solution à la crise agricole actuelle. Des agriculteurs nombreux et prospères, dans un environnement préservé et produisant de la qualité, ça existe, nous les rencontrons. Opposer économie et écologie est une absurdité. Alors, comment se fait-il que beaucoup s'obstinent à nourrir leurs vaches avec du maïs et du soja, à investir dans des porcheries sur caillebotis, à perdurer dans la monoculture céréalière et légumière, faisant fi des lois agronomiques les plus élémentaires? Parce que la génération des 35-55 ans, et particulièrement les dirigeants agricoles actuels, ont été formés à la « pensée unique », au modèle dominant béton, maïs, soja, nitrates, pesticides. Hors de là, point de salut. Parce que le poids des lobbies

de l'agro-industrie continue de peser, et conditionne les esprits, y compris à Bruxelles. Ils ont tant à gagner à la poursuite de ce modèle! Et enfin parce que la PAC subventionne le maïs-fourrage, l'irrigation, le taurillon intensif, et... pas l'herbe.

Mais les temps changent. Une PAC réformée pointe son nez et tourne le dos au productivisme. Elle encourage à produire de la qualité, pour le marché et non pas pour des primes. Cette réforme propose de conditionner les aides au respect de l'environnement, du bien-être animal, de la qualité, et de la sécurité des travailleurs.

Qui ne voit que nous disposons là de l'outil essentiel pour inciter les agriculteurs à se reconverter au développement

« Je rentrais d'une journée de formation sur les prairies; mon épouse distribuait du maïs à l'étable. Je la regarde, m'assieds, et lui dis: tout ça c'est bien fini, on va arrêter de travailler comme des dingues, on peut faire autrement »

durable que les citoyens appellent de leurs vœux? C'est le citoyen-consommateur qui paie en effet la gabegie actuelle (en moyenne 3.000F/ménage européen), et c'est lui qui en subit les conséquences: malbouffe, pollution, paysages saccagés.

Enfin le consommateur se réveille, il préfère manger moins mais manger mieux. Nul doute que s'il boude les œufs de poules en cage, le porc sur caillebotis, les céréales, légumes et fruits bourrés de pesticides, ce type de production s'arrêtera faute de débouchés. Le consommateur tire la machine... dans le bon ou le mauvais sens. Un mouvement est enclenché contre lequel les lobbies productivistes seront impuissants. C'est ce qui me conforte dans cet optimisme dont m'accusent parfois mes amis. En tout cas, je suis persuadé qu'on ne change pas le monde avec la sinistrose. Pour réussir, il faut y croire. Et la publication du livre de l'Inra « A la recherche d'une agriculture durable » vient à point nommé pour nous conforter dans notre optimisme. Cet ouvrage est un événement qu'il faut découvrir et faire découvrir à nos amis. ■

